

Bible

Lévi NGANGURA MANYANYA, *La fraternité de Jacob et d'Esau (Gn 25-36). Quel frère aîné pour Jacob ?*, Labor et Fides, 2009, 338 p., 25 €.



Cette étude, objet d'une thèse, nous plonge de façon très érudite dans le mythe complexe de la fraternité d'Esau et Jacob, les deux jumeaux rivaux. Il constitue un état de la question. Cette gémellité ambiguë ne va pas se clarifier au fil de l'élabora-

tion stratifiée du texte de la Genèse, mais s'inscrit de façon beaucoup plus large dans toute l'histoire biblique, celle des prophètes, dont Osée; se répercute dans la Bible hébraïque, les livres deutérocanoniques, les pseudépigraphes juifs, l'époque hellénistique et romaine, la tradition rabbinique, le Nouveau Testament enfin. Ce travail approfondi naît, chez l'auteur, des drames contemporains: Tutsi et Hutu s'engagent dans une extermination commune fondée sur la manipulation de sentiments identitaires; des conflits interethniques où toute idée de fraternité s'efface devant la seule rivalité fratricide.

La perspective historico-critique pose les enjeux du conflit dans son contexte, mais Wellhausen se révèle irrémédiablement dépassé par les découvertes archéologiques récentes. La perspective synchronique est évoquée avec Jan Fokkelman; la recherche diachronique

est toujours prise en considération. L'analyse critique aborde la version sacerdotale, puis non sacerdotale, pour valoriser leurs différences. La complexité du récit, dont il s'agit de débrouiller les fils, accompagne les aléas de l'histoire événementielle bousculée en permanence par les tensions politico-religieuses.

C'est ainsi que le jugement porté sur Jacob et Esau varie fortement selon qu'il est issu des milieux deutéronomiques et sacerdotaux, avant ou après l'abandon de Samarie (721), la ruine de Juda (587), la soumission de Babylone (539), l'édit de Cyrus, le retour en Palestine. Autour d'un plat de lentilles et d'une bénédiction usurpée (ou légitimée), s'instaure un débat de fond entre légitimité et illégitimité de statut et d'héritage, qui dépasse amplement une querelle familiale réduite à deux jumeaux, de caractères différents et opposés. L'avènement de Cyrus, puis le Retour, déterminent globalement deux lectures du texte. Deux peuples s'affrontent ou se réconcilient. On lit aussi bien l'origine unifiée de l'ensemble du peuple Abrahamide qui donne en partage le pays de Canaan à tous les peuples issus d'un même père, ayant un seul Dieu, dont le nom peut varier, mais qui ont tous en partage la circoncision, peuvent habiter les mêmes lieux ou résider en terres voisines aux intérêts commerciaux communs.

Le pays d'Edom se révèle non pas au sud-est éloigné de la Transjordanie, où se déroule l'action principale des récits qui nous intéressent, mais au contraire dans des contrées voisines, proches de Mahanaïm. Le pays de Séïr se découvre comme celui, non pas de l'Edom méridional, lieu géographique déterminé, mais « un type de territoire montagneux », forestier et rocailleux qui renvoie à l'Esau chasseur, opposé à Jacob, sédentaire berger,

civilisé. Oppositions dues à des traditions différentes et à des relectures successives attachées à des intérêts différents qui relisent, réécrivent, interprètent les textes en dévalorisant le portrait d'Esau et en valorisant à l'excès celui de Jacob.

La relecture actualisée du texte démythifie la notion de « peuple élu », et situe Israël dans une descendance pluriethnique, pour le rendre à un contexte d'universalité et de paix. L'arc guerrier d'Edom doit retrouver sa fonction d'origine d'arc-en-ciel de l'alliance noachique. La querelle des mariages mixtes a perdu sa justification et ne subsiste que pour éviter le polythéisme syncrétiste.

Olivier LONGUEIRA

David GOWLER, *Petite histoire de la recherche du Jésus de l'Histoire. Du XVIII^e siècle à nos jours*, traduit de l'anglais par Jean-Bernard DEGORCECOLL, coll. Lire la Bible, Cerf, 2009, 236 p., 23 €.



L'auteur enseigne le christianisme primitif à l'Oxford College d'Emory University en Georgie (USA). Il est connu par d'autres œuvres, notamment un livre sur les paraboles. Son ouvrage rendra de grands services au lecteur francophone, car il présente de manière succincte et intelligente de nombreux livres, dont beaucoup sont d'origine américaine. D. Gowler nous avertit que la relative brièveté de son ouvrage, imposée par

l'éditeur, n'a pas été une règle facile à suivre. Son choix s'est porté sur des chercheurs clés. Il sait que rechercher les éléments historiques de la vie du Christ est une tâche difficile et qu'elle sera sans cesse remise en question. Bien sûr la foi chrétienne ne repose pas sur cette recherche, mais celle-ci peut transformer le regard personnel que chacun porte sur Jésus-Christ. L'auteur nous confie que ce livre n'a pas été pour lui « un exercice purement universitaire », mais qu'il a marqué « certains aspects de son itinéraire spirituel et professionnel. »

Divisé en sept chapitres, son livre parcourt le thème depuis le temps des lumières, où l'on a commencé d'explorer le monde et l'histoire par des méthodes scientifiques, jusqu'à l'époque contemporaine. Cette recherche manifeste qu'il y a une distance entre les récits des évangiles canoniques ou apocryphes et ce que Jésus de Nazareth a vécu de sa naissance à sa mort. Toutefois s'il faut distinguer le Jésus historique du Jésus post-pascal, celui de l'expérience chrétienne, il faut affirmer qu'il y a entre les deux à la fois continuité et discontinuité, car, somme toute, il n'y a et il n'y aura jamais qu'un seul Jésus.

Nos principales sources d'information sont les évangiles, c'est-à-dire des écrits prophétiques dont les auteurs désirent nous faire partager leur foi : Jésus est le Messie qui a réalisé les promesses faites à Israël. De fait, la foi des chrétiens s'appuie sur leur témoignage. Les évangélistes présentent Jésus de Nazareth comme un personnage historique mort, crucifié sous Ponce Pilate. Cependant leur souci n'est pas de raconter la vie de Jésus à la manière des historiens, mais de manifester qu'il est le Messie d'Israël annoncé par les Écritures.

Aujourd'hui comme autrefois, il n'est pas facile à l'historien de se déprendre de ses préjugés dogmatiques ou idéologiques qui risquent toujours, consciemment ou non, d'influencer sa recherche. D. Gowler le sait et il expose le plus souvent avec une sympathie critique les tentatives des uns et des autres pour aboutir à quelques conclusions concernant le Jésus de l'histoire. Pour chacun il présente les critères d'authenticité qu'ils ont choisis et les critiques qui leur sont adressées. S'il est impossible de parvenir à élaborer une vie de Jésus avec les méthodes des historiens, il est possible de retrouver certains traits de sa personne et de son message. Son image de prophète, ami des pauvres, semble à ce jour offrir un portrait vrai et attirant de Jésus de Nazareth.

On trouve à la fin du livre une bibliographie raisonnée et quelques compléments concernant des ouvrages en langue française. Les dernières lignes de ce livre expriment le souhait de l'auteur à la suite de son expérience : « Pour de nombreux chrétiens, la reconstruction du Jésus historique que propose la recherche peut, au départ, les déconcerter, voire troubler leur foi. A la longue, pourtant, ces efforts conduisent le plus souvent à une foi plus authentique, plus solide, plus mûre. Le Jésus historique interpelle notre cœur, notre esprit, notre imagination et alors que nous cherchons 'où il demeure', il est là, devant nous qui nous invite par le dialogue à 'venir voir' ».

Jean DELARRA, o.p.

Jacques CAZEAUX, *L'évangile selon Matthieu. Jérusalem entre Bethléem et la Galilée*, coll. Lectio divina, Cerf, 2009, 545 p., 40 €.



Voilà un commentaire intelligent et abondant de l'Évangile selon Matthieu. Si le lecteur ne connaît pas les précédents livres de Jacques Cazeaux, il aura intérêt à lire avec attention ses 22 pages d'avant-propos et ses 12 pages d'introduction : elles lui permettront de saisir le projet

du livre très succinctement exprimé par le sous-titre de l'ouvrage.

Jacques Cazeaux a le sens l'unité de toute la Bible : à travers la diversité de ses auteurs humains, elle a Dieu pour auteur unique. Pour lui, il est clair que Matthieu écrit son évangile consciemment et avec art. En le lisant nous continuerons à ignorer quantité de détails que nous aimerions connaître concernant Jésus et son action. Il en va d'ailleurs de même avec les autres évangélistes. Il faut savoir que tout ce que nous dit Matthieu a de l'importance et s'inscrit sur le fond des Écritures, si bien que la meilleure introduction à la lecture de son évangile est la fréquentation de la Torah, des prophètes et des autres écrits, que nous appelons l'Ancien Testament. Il ne s'agit pas seulement ici des nombreuses citations et allusions qui parsèment le récit, mais d'un style, d'une construction littéraire qui fait de Jésus le témoin de la grandeur de Dieu, nous appelant à devenir nous aussi des « fils singuliers d'Israël ».

Jacques Cazeaux a de bonnes raisons de penser que le principe qui unifie la dernière rédaction de notre Ancien Testament est le refus par Dieu de la royauté en Israël tel qu'il est exprimé au chapitre 8 du 2^e livre de Samuel. Son présent commentaire nous montre Matthieu au train de détailler comment le Christ, l'Oint du Seigneur va réaliser toutes les promesses de Dieu par sa fidélité à la Torah et au message des prophètes. Il refusera le pouvoir politique en dépit de l'idée que ses contemporains se faisaient du Messie. « Hosanna au fils de David ! » s'écrie la foule quand il entre à Jérusalem. « Qui est-ce ? disait-on. C'est le prophète Jésus de Nazareth en Galilée. » (Mt 21,9-10) Avant d'être roi à Jérusalem, David était berger à Bethléem ; entre ces deux figures, la conscience israélite doit choisir. Pour l'évangile de Matthieu, dès la fin du chapitre 2, c'est « la Galilée des Nations », méprisée à Jérusalem par les hommes du Temple, qui a pris le relais de Bethléem. Le conflit était inévitable et Jésus aux portes de Jérusalem mourra crucifié, avec un écriteau ironique au dessus de sa tête portant le motif de sa condamnation : « Celui-ci est Jésus, le roi des judéens ». Le récit de Matthieu s'achève en Galilée ; là, le Ressuscité confie aux onze la mission de faire des disciples de toutes les nations « en leur apprenant à observer tout ce [qu'il leur a] prescrit. »

Le lecteur ne perdra pas son temps en lisant, bible en main, ces 540 pages de commentaire. Il découvrira pourquoi Matthieu n'a que faire des détails anecdotiques et se concentre sur l'essentiel en rédigeant son Evangile. Il apprendra à quel point tout le récit s'inspire de la Torah et des commentaires des sages et des prophètes. Il comprendra aussi que la légende (étymologiquement : ce qu'on doit lire) a toute sa place quand il s'agit de découvrir la

manière dont Dieu se révèle aux hommes. Il lira, avec le sourire, les notes parfois un peu acerbes qui le mettront en garde en face de certaines traductions et de nombre d'habitudes prises en lisant la Bible, qui contribuent à l'éloigner du sens littéral d'ailleurs souvent symbolique (ainsi en va-t-il, par exemple, des notations géographiques de Matthieu.)

Enfin, nous pouvons faire nôtre le souhait de l'auteur exprimé à la fin de son ouvrage : « Matthieu et, je souhaite ce commentaire, auront fait cheminer côte à côte Juifs et Chrétiens. C'est un sentier conduisant lentement à la route de l'unité. S'il en est éloigné par une tradition étroite, l'auditeur chrétien voudra se rapprocher de la Loi et des prophètes, de Moïse et d'Elie, dans l'ombre ou l'excessive lumière de qui aura patiemment cheminé avec Matthieu pour sa propre transfiguration qu'On lui donnera, puisqu'il n'aura pas tout maîtrisé ».

Jean DELARRA, o.p.

Stéphane BEAUBŒUF, *La montée à Jérusalem. Le dernier voyage de Jésus selon Luc (9,51-19,48)*, coll. Lire la Bible, Cerf, 2010, 146 p., 15 €.



Le parcours universitaire de l'auteur l'a mené des lettres classiques à l'exégèse et à la théologie. Il est chargé d'enseignement à l'Institut Catholique de Paris. Tout au long de son livre l'auteur sait mettre en lumière que l'œuvre de Luc comporte deux

parties étroitement unies : l'Évangile et les Actes. Il sait aussi que Luc est nourri de la Bible, qu'il lit dans la version grecque dite des Septante et à laquelle il emprunte ses citations et nombre de ses tournures de style.

Le voyage de Jésus vers Jérusalem est commun aux trois évangiles synoptiques. Chez Luc, il occupe une dizaine de chapitres sur vingt-quatre. C'est beaucoup plus que chez les autres évangélistes : vingt versets chez Marc et dix-sept chez Matthieu. Pour lui, Jérusalem est la ville « qui tue les prophètes », mais c'est aussi celle qui sera le point de départ de la Bonne Nouvelle adressée à toutes les nations. Le départ de Jésus est introduit par une formule solennelle souvent imparfaitement rendue par les traductions : « Or il advint, comme s'accomplissait les jours de son enlèvement, qu'il affermit sa face pour marcher vers Jérusalem ». Double allusion à l'enlèvement d'Élie par Dieu (2 R 2,1) et au courage que le Serviteur du Seigneur devra montrer dans l'épreuve en Isaïe 50,7. C'est que selon Luc, il ne s'agit pas seulement d'un déplacement géographique, mais d'abord d'un parcours initiatique pour les disciples et aussi pour les lecteurs de son évangile. Tout au long de ce chemin, ils sont invités à découvrir progressivement qui est leur Maître et quelle est sa mission, à laquelle ils seront associés.

Ces chapitres ont leur propre perspective toujours axée sur le don du salut en Jésus-Christ comme dans l'ensemble de l'œuvre de Luc. Ils sont le prolongement de la proclamation de « l'année d'accueil par le Seigneur » proposée par Jésus dans la synagogue de Nazareth (4,16-30). Ils sont plus orientés vers l'accueil ou le non-accueil de la Parole qui sauve, que sur les signes qui l'accompagnent comme dans les chapitres précédents.

L'apparent désordre des péricopes témoigne de l'abondance et de la diversité des documents dont dispose Luc. Au premier abord il frappe le lecteur. L'intérêt du travail de Stéphane Beauboeuf, s'inspirant de G.W. Trompf (*Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses* 53/2, 1973, p. 143), est de manifester, grâce à une étude structurale, l'unité et la cohérence de l'ensemble de ces chapitres et leur cohérence avec les deux parties de l'œuvre de Luc. Nous ne pouvons pas détailler ici cette démarche intéressante, mais nous vous recommandons le chapitre final intitulé « Perspectives » qui présente le chapitre 13 comme le centre de l'évangile de Luc, notamment en insistant sur le renversement occasionné par la venue du Règne de Dieu.

Jean DELARRA, o.p.

**Nous avons reçu à L&V
et nous vous signalons :**

Benoît XVI, *La sainteté ne passe pas*, Parole et Silence, 2009, 304 p., 25 €. Recueil d'homélies sur les saints de l'année.

Véronique DUFIEF, *Visages de femmes dans la Bible*, L'échelle de Jacob, 2009, 144 p., 9,5 €. Présentations poétiques.

Alain HOUZIAUX, *Ces questions qui inquiètent la foi*, Desclée de Brouwer, 2009, 288 p., 20 €. Autour de diverses critiques adressées à la foi, venant de la psychanalyse comme du Da Vinci Code (la religion comme illusion, Jésus et Marie Madeleine, Marie Vierge et Immaculée,...).

Théologie fondamentale

Christoph THEOBALD, « **Dans les traces... » de la constitution « Dei Verbum » du concile Vatican II. Bible, théologie et pratiques de lecture**, coll. Cogitatio fidei 270, Cerf, 2009, 202 p., 22 €.



C. Theobald est bien connu comme l'un des meilleurs spécialistes francophones du concile Vatican II. En rassemblant dans cet ouvrage sept contributions sur *Dei Verbum*, il nous fournit à la fois un guide de lecture et une mise en perspective fort bienvenue sur les six chapitres de cette Constitution qui, signée au terme du concile en 1965, n'en a pas moins accompagné tout le travail de gestation des autres documents. L'intérêt de cet ouvrage est donc de nous offrir un commentaire actualisé de *Dei Verbum* qui en montre à la fois les apports dans la vie de l'Eglise et les questions laissées en suspens. Il interroge ainsi les concepts fondamentaux du texte conciliaire : révélation, tradition, inspiration des Ecritures, christocentrisme, économie historique du salut, lecture.

A chaque fois, l'auteur tient compte des importants travaux qui en un demi-siècle ont fait évoluer tant la connaissance historique et critique que l'approche herméneutique du texte biblique. Il insiste à juste titre sur le fait que *Dei Verbum* n'avait pas les outils conceptuels pour accompagner le processus de réception

et d'analyse de l'acte de lecture qui était cependant encouragé au terme de la Constitution. En dépit de l'exhortation à mettre la Bible à la disposition du plus grand nombre par des traductions et des éditions adaptées, c'est comme si le lecteur n'avait pas sa place dans la Tradition qui constitue avec la Sainte Ecriture la Parole de Dieu vivante. Cet ouvrage s'inscrit dans la liste des outils de travail nécessaires pour approfondir *Dei Verbum* et plus largement pour mieux situer la Parole de Dieu, Ecriture et Tradition, dans la vie de l'Eglise.

Christophe BOUREUX, o.p.

Jean-Michel MALDAMÉ, *Le Paraclet. L'Esprit qui donne vie*, Desclée de Brouwer, 2009, 234 p., 18 €.



Dans ce très beau livre sur le Saint Esprit, Jean-Michel MALDAMÉ, dominicain, nous invite à revenir aux sources de la confession de foi en la troisième Personne de la Trinité : le Saint Esprit. Il ne s'agit pas d'un exposé de théologie systématique mais d'une « démarche qui s'inscrit cependant dans la perspective principale de la théologie : la vie contemplative » (p. 23). Il n'est donc pas étonnant que le livre soit dédié ainsi : « Pour mes sœurs dominicaines qui, au creux des collines vivent la Parole de Vie dans la grande liberté qui vient de l'Esprit. » Le lecteur est ainsi invité à se joindre aux moniales pour emprunter un itinéraire qui sera bali-

sé par la Parole de Dieu et la riche tradition chrétienne de l'Église latine et des Églises d'Orient.

L'atmosphère contemplative est donnée par de nombreux textes de la tradition patristique et liturgique qui ponctuent les chapitres, invitant à prendre un temps de méditation après avoir fait un effort de compréhension intellectuelle. On est ainsi conduit à entrer dans le grand mystère de l'Esprit à travers une succession de chapitres relativement brefs et assez accessibles à des lecteurs qui n'ont pas de formation théologique. Il n'y a aucune note de bas de page renvoyant à des dossiers complexes; quant à la bibliographie, proposée à la fin du volume, elle se limite à des textes anciens majeurs (Augustin, Athanase d'Alexandrie, Basile de Césarée, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, Thomas d'Aquin) ainsi qu'à des documents et des études pour la plupart assez anciennes.

L'auteur fait entrer le lecteur dans un cheminement théologique qui ne s'évade pas des questions bien contemporaines ni des drames que vivent beaucoup d'hommes et de femmes d'aujourd'hui. Les premiers mots de l'introduction donnent le ton: « Parole pour un temps de détresse! ». C'est précisément en raison des grandes questions et détresses de notre temps, et avec la volonté de ne pas les éluder mais d'y répondre, que l'auteur s'est décidé à écrire ce livre qui comprend douze chapitres: les six premiers proposent un parcours biblique, permettant de revenir aux sources de la réflexion chrétienne sur l'Esprit Saint, tandis que chacun des six autres développe un aspect de l'activité du Saint-Esprit.

Pour aider à comprendre les mots qui expriment la réalité et l'action du Saint-Esprit, leur étymologie est expliquée et ils sont replacés

dans l'ensemble de la Bible et de l'histoire de leur interprétation. L'auteur recourt ainsi aux mots hébreux ou grecs, qui sont transcrits dans le texte, aux Pères de l'Église et aux conflits dogmatiques des premiers siècles qui ont conduit à préciser la théologie du Saint-Esprit. Quand cela est nécessaire pour éclairer son propos, il recourt à la théologie médiévale (Joachim de Flore, Pierre Lombard, Thomas d'Aquin, Maître Eckhart...) et parfois à la philosophie (Platon, Hegel...).

Quelques chapitres sont particulièrement intéressants. Dans le chapitre VI, « Dieu est esprit », l'auteur s'interroge sur le sens du mot « esprit » en croisant la réflexion critique de la philosophie et de la science; il aborde la vision du monde donnée par la science: la cosmogénèse et la théorie de l'évolution qui aboutit à une vision du monde où le devenir est compris comme un chemin de progrès; le matérialisme et le spiritualisme qui ont la même option de réduire le réel au domaine dont on a l'expérience sensible ou affective, excluant ainsi tout sens de la transcendance de Dieu. Dans le chapitre VII, « Le Saint-Esprit dans la liturgie », on trouvera des explications particulièrement éclairantes sur l'épiclesse et la consécration. Dans le chapitre X, « L'Esprit créateur », l'auteur prolonge la réflexion sur la biogénèse commencée au chapitre VI; il retrace une épopée de onze paliers qui vont de la matière inanimée à l'homme avant de faire une proposition théologique visant à exprimer le rôle spécifique de l'Esprit Saint dans la création en harmonie avec cette nouvelle vision du monde.

Dans le chapitre XI, « L'Esprit Paraclet dans l'histoire », l'auteur rappelle le rôle de l'Esprit Saint dans l'inspiration des Écritures et dans l'histoire du salut; dire que l'Esprit est

Paraclet, c'est souligner « qu'il est là pour conduire à la vérité dans l'affrontement des puissances du mal... Face à cette puissance de destruction, l'Esprit agit comme Paraclet. Il prend la défense des pauvres et des humbles... Dans cette lumière, le monde apparaît comme une histoire finalisée vers l'accomplissement du Règne de Dieu... » (p. 194). Dans le dernier chapitre, l'auteur fait un commentaire du *Veni sancte Spiritus*, la séquence liturgique de la messe de la Pentecôte, qui est une sorte d'invitation à la contemplation ; il en donne le texte latin et sa traduction à la page 229, à la suite du *Veni Creator Spiritus* (p. 228) dont il a aussi fait un bref commentaire à la fin du chapitre V. L'ouvrage possède un index biblique ainsi qu'un index thématique et des auteurs cités. C'est un livre relativement facile à lire et qu'on ne peut que recommander à tous, soit pour faire une première entrée dans le mystère chrétien du Saint Esprit, soit pour nourrir une contemplation de ce mystère.

François-Dominique CHARLES, o.p.

Théologie morale

Olivier DU ROY, *La règle d'or*, Cerf, 2009, 178 p., 18 €.



La règle d'or (agis envers autrui comme tu voudrais qu'il agisse envers toi) impressionne par sa présence en d'innombrables cultures et religions souvent dépourvues de tout lien entre elles. Sa compréhension peut varier, mais au fondement de ses diverses formulations,

c'est la réversibilité des actions et des jugements qui est proposée comme test de la rectitude morale et non la réciprocité : il ne s'agit pas de faire à l'autre ce que je voudrais qu'il fit à mon égard mais de le traiter de la manière et dans le style où je voudrais l'être. Il ne s'agit pas d'une règle de réciprocité (ce qu'est la loi du talion) : ce que l'autre me fait n'a rien à voir ici et ce que je voudrais qu'autrui fasse pour moi n'est pas le motif de ce que je dois faire à son égard. La règle d'or en appelle donc à une inversion des rôles : prendre le point de vue de l'autre.

Il s'agit d'une réversibilité dans le mode de traitement, non dans le contenu. O. Du Roy considère la règle d'or comme un exercice procédural, qui ne se réclame donc pas de « valeurs » (tel le Bien) mais propose un « exercice mental » consistant à se mettre à la place de l'autre. Elle prescrit une posture, non un contenu.

Dans sa phase patristique, la culture occidentale finira par assimiler la règle d'or et la loi naturelle et on verra même en elle la clef de compréhension du Décalogue. La scolastique détrônera quelque temps la règle d'or au profit d'une philosophie morale dominée par le Bien (c'est la syndérèse: « faire le bien et éviter le mal ») et non plus construite sur un fondement interpersonnel, comme c'est le cas de la règle d'or. Dans cette évocation de la loi naturelle, l'auteur prend position contre une conception essentialiste de la « nature humaine » dont on devrait tirer une valeur normative pour les comportements. Il prône une morale dont le fondement interpersonnel permet d'échapper aux perspectives d'une conformité à la nature. Il faut aussi retenir l'interprétation originale qu'il fait de la règle d'or en vertu de son insertion dans la dynamique évangélique de l'amour, notamment de cet amour « à fond perdu » qu'est l'amour des ennemis. La règle d'or peut bel et bien être mise au principe d'une morale interpersonnelle de la responsabilité. Un ouvrage riche en documentation et en réflexion.

Alain DURAND, o.p.

Jean-Philippe PIERRON, *Le climat familial. Une poésie de la famille*, coll. La nuit surveillée, Cerf, 2009, 445 p., 39 €.

Le propos de l'ouvrage est doublement original: d'abord, faire de la famille un objet de réflexion philosophique; ensuite, cerner et essayer de comprendre ce qu'est « l'être en famille », en utilisant des voies d'exploration inspirées surtout de la phénoménologie. La philosophie vise alors à s'épanouir en une poésie de la famille.



A l'unisson de cet objectif, le style est aisé et limpide, travaillé et même recherché, par le jeu fréquent sur les signifiants. Le tempo est soutenu au long de ces 445 pages, même si elles ne sont pas toujours exemptes de prolixité et de répétitions. La réflexion reste d'un

bout à l'autre nourrissante et stimulante. Je ne détaillerai pas la richesse des neuf chapitres qui croisent les apports de la tradition philosophique depuis les Grecs et ceux des sciences humaines contemporaines. Je relève l'originalité des analyses de l'hospitalité et de l'inscription généalogiques, l'exploitation des gisements de l'imaginaire familial, la fécondité du fil rouge de la médiation, thématisé au chapitre 8: « C'est précisément parce qu'une famille est un compromis entre l'universalité de la filiation et la singularité de sa mise en œuvre qu'elle est une médiation pratique insubstituable » (p. 327).

L'ampleur de la perspective permet de resituer les diversités, les recompositions, les aléas actuels des figures familiales sur un fond de réflexion qui en dégage le sens. Et on revient régulièrement à des approfondissements fouillés de situations plus particulières (par exemple, les familles blessées par la maladie, la prison, le handicap). La pensée progresse en lentes volutes, empreintes de sérénité; celle-ci est due sans doute à une hauteur de vue peu fréquente sur ces matières devenues conflictuelles, et à une qualité d'écriture qui n'est pas toujours le premier souci des philo-

sophes. Elle n'est pourtant jamais prétexte à se relâcher en des compromis accommodants. C'est pourquoi cet essai, prenant position, ne laisse pas indifférent, ce qui est de bonne augure pour sa réception active.

Mes premières questions portent sur des silences ou des sourdines qui incitent à dresser l'oreille. La grande parcimonie des éclairages que pourraient apporter les pratiques et les théories psychanalytiques en un domaine où elles composent depuis un siècle des variations sans fin, s'expliquerait-elle justement par le souhait d'échapper à cet envahissement - faut-il dire ce magistère? -, jugé excessif, ou par leur inadéquation au projet d'une « poétique »?

Non sans rapport, une discrétion étonnante entoure la fonction fondatrice du couple en tant que tel, de la conjugalité, pour structurer l'être en famille en ses relations et en ses distinctions vitales, donc pour qualifier son climat; très logiquement, le divorce et ses conséquences sur ce même climat bénéficient d'une discrétion symétrique. Mais cette remarque, j'en suis conscient, est grosse de présupposés et d'implications qu'il serait trop long de développer. Disons simplement qu'il y va, plus ou moins directement, de la signification et de la place de l'éthique dans une philosophie de la famille. Certes, cette place est reconnue et pointée à maints endroits, mais elle me semble au total assez restreinte: il ne s'agit pas de quantité, et je n'oublie pas que l'objectif est une poétique, pas une éthique. Il s'agit de la manière d'introduire celle-ci, souvent occasionnelle ou incidente, et de la laisser se dissoudre, au sens où lorsque le discours aborde explicitement le terrain moral, il glisse rapidement vers une description phénoménologique ou une considération historique, très éclairantes, ou vers l'examen, plus néces-

saire que jamais, des rapports avec le légal. On a donc changé de registre.

Mais ce qui, à mon sens, plombe les approches spécifiquement éthiques, c'est une opposition énoncée dès l'Avant-propos. Servant de repoussoir, un croquis resurgit périodiquement, qui vise une morale familiale traditionnelle, essentialiste, dogmatique, sacralisée, appuyée sur une ontologie substantialiste, exprimant une « loi naturelle » forcément néothomiste, imposant un code au nom de la biologie et des bonnes mœurs (ces traits disséminés ailleurs se trouvent concentrés dans les p. 62 à 72). Comme je l'ai dit, ce n'est pas le lieu de discuter cette présentation; la resituant dans le contexte culturel français, j'y vois la volonté de se démarquer nettement d'une conception conservatrice au moment où ce soupçon pèse sur tout essai de penser la famille philosophiquement et non du seul point de vue des sciences humaines.

En contraste avec le modèle figé d'une « institution disciplinaire », il faut donc l'envisager comme un cadre herméneutique: sa fécondité se révèle en ce que chacun doit pouvoir y déchiffrer et y construire son identité; il le fait en s'instruisant à cette « école des capacités » que garderont active les échanges entre les personnes. Considérée comme réalité dynamique « relevant d'un parcours de reconnaissance » (p. 11), la famille peut alors interpréter les inscriptions généalogiques, les transmissions générationnelles, les déplacements des sujets, afin qu'ils constituent ensemble l'être en famille.

Que la famille soit un « interprétant » ouvre mille chemins pour décrypter le sens de ses mutations contemporaines et pour les accompagner comme autant d'occasions de déployer des capacités inexploitées. Si elle doit n'être que

cela, il n'est pas étonnant qu'on s'abstienne de porter des jugements de valeur sur ces évolutions, *a fortiori* de dénoncer ce que celles-ci pourraient avoir de périlleux pour l'humanité présente en chacun et entre tous. Mais l'acte éthique ne se borne pas à discerner le bien du mal, il est porté par le désir de vivre un accomplissement heureux et partagé (on reconnaît un thème cher à Paul Ricœur dont la pensée est sous-jacente à tout le parcours).

Cette dimension plus heuristique que normative est honorée par le rappel d'obligations irréductibles à celles qu'impose le droit. L'auteur les formule essentiellement en termes de solidarité intergénérationnelle, de sollicitude pour les plus vulnérables, élevant la tendresse au rang de « sentiment ontologique » (p. 436) : faire du « climat familial un monde obligeant avec douceur », rien n'est moins mièvre, rien n'est plus exigeant, mais c'est une « obligation affectueuse » (p. 431). La question est de savoir si ces douces exigences suffisent à créer et à maintenir les constantes climatiques indispensables à une réalité vivante si fragile qu'un rien la menace et qu'elle ne réclame pas moins que le don de soi.

Si j'excepte mon désaccord sur une opposition qui est trop binaire pour être pertinente entre une morale familiale schématisée comme fermée et autoritaire, héritée de la chrétienté (p. 62-64), et la bonne démarche éthique ici développée, j'ai trouvé beaucoup de plaisir et de profit à lire l'ouvrage de Jean-Philippe Pierron. Par l'originalité de sa perspective, par l'abondance et la finesse de ses analyses, sa contribution marque un point important pour mieux comprendre ce lieu banal et énigmatique que demeure la famille humaine.

Michel DEMAISON, o.p.

Henri JOYEUX, *La mort programmée du mariage? Une nouvelle aventure pour les familles*, Ed. F.-X. de Guibert, 2009, 214 p., 18 €.



Aux antipodes du précédent par le style et le contenu, cet ouvrage destiné à un grand public est entièrement centré sur les liens inextricables qui entraînent les familles et la vie du couple, le mariage, dans la même aventure. Cette

aventure n'est pas une croisière sur une mer calme, comme le titre le laisse assez deviner. Elle a pris un tournant irréversible au cours des années 1960 ; et depuis lors elle subit les contrecoups de l'extension irrésistible des prouesses biotechnologiques appliquées à la procréation, amplifiés par les haut-parleurs médiatiques qui font unilatéralement l'apologie de tout ce qui est « innovant » et ne peut aller que dans le sens du progrès. Les législations suivent vaille que vaille ce cortège cahotant.

Qu'advient-il de l'amour, une fois les fantaisies et les plaisirs du sexe épuisés ? De la fidélité, quand les rencontres, heureuses ou moins heureuses dues au hasard, remplacent la patiente découverte de celui ou celle avec qui on s'est allié pour accompagner toute sa vie ? Qu'advient-il des enfants, surinvestis par un désir dévorant ou à cause d'une secrète culpabilité, subissant les aléas des choix affectifs de leurs parents, parfois bien plus que deux ? De la société toute entière, si elle continue d'ériger en normes et d'encadrer par des lois des pratiques momentanément majoritaires,

ou carrément minoritaires mais soutenues par de puissants lobbies ?

Telles sont les gerbes de questions que chaque page soulève, laisse retomber et relance régulièrement au long de sept chapitres qui ne cherchent pas à construire une progression mais à produire un effet d'accumulation, comme s'ils avaient été écrits - sans doute rapidement, avec beaucoup de redites et de coquilles - au retour des innombrables interventions de l'auteur, chirurgien et président de Familles de France, auprès de jeunes, d'enseignants, de groupes divers. Les dossiers sont donc instruits essentiellement par des exemples, des statistiques, des pourcentages, des citations ; ils reflètent une large expérience qui a valeur de témoignage. Ils aboutissent à des séries de conseils judicieux, qui entendent bien indiquer ce qui vaut plus et moins, ce qui ne vaut pas du tout, mais sans moralisme étroit.

Voilà qui apparaîtra comme autant de rappels de bon sens, d'autant plus courageux qu'ils sont à contre-courant d'une mentalité et de mœurs qualifiées d'adolescentes (*sic*) par l'auteur. Si l'ensemble de ces réflexions peut être pris comme un premier matériau pour une éthique du mariage et de la famille, celle-ci reste évidemment à faire. Certes, il est utile de décrire concrètement les effets du règne de la subjectivité relativiste et de l'individu hédoniste sur la vie du couple et sur les modalités de la génération humaine, il est utile de se dépenser sur le terrain pour en faire prendre conscience au plus grand nombre possible ; mais il ne l'est pas moins de poursuivre un débat de fond, en particulier avec les biosciences et les sciences humaines, en analysant les raisons lointaines et proches des bouleversements actuels, en montrant pourquoi ils ne sont pas inévitables, pas toujours des progrès, pas forcément hu-

manisants. Mais c'est une autre affaire que le livre n'a pas l'ambition de traiter. Il s'adresse à d'autres destinataires et remplit une autre fonction, nécessaire elle aussi.

Michel DEMAISON, o.p.

La nature dans l'identité sexuelle, collectif sous la dir. de Régis MACHE, Ed. L'Harmattan, 2009, 155 p., 15 €.



Reprenant un colloque du Groupe Interuniversitaire d'Éthique de la Recherche (Grenoble), l'ouvrage est introduit par Régis Mache, directeur de cette publication, qui en expose la problématique : comment articuler les pôles biologique et anthropologique dans la réflexion sur l'identité et la différence sexuelles, l'arrière-plan étant le débat, fort animé, autour du genre (*gender studies*) ? Une première série de contributions développe quatre approches plurielles soulignant les interactions entre le biologique et le psychologique : un développement du point de vue écologiste et évolutionniste, une étude des éventuelles implications de gènes dans les comportements homosexuels, une autre sur les causes biologiques d'anomalies de l'identité sexuelle, et enfin les questions délicates posées par le transsexualisme et les demandes de modification du sexe.

Pour l'autre volet, deux articles travaillent les dimensions historique et sociologique : le pre-

mier tend à montrer que la domination masculine séculaire n'est pas totalement dissociable d'un socle biologique; le second s'appuie sur des enquêtes pour décrire les liens entre les conduites en matière de consommation, de loisirs et surtout de choix électoraux, et les identités masculine et féminine. Même si, dans ces champs d'activités, les explications par la culture et l'histoire prédominent, on ne peut exclure *a priori* que les constructions socio-psychologiques n'aient aucun enracinement dans des données biologiques relatives au sexe.

Cette hypothèse ne va certes pas dans le sens de la *doxa* contemporaine: dès qu'une résistance s'oppose à quelque idéologie du tout symbolique, du tout construit ou déterminé socialement, elle est reçue comme un retour à la « bonne vieille nature », notion dont on devrait avoir appris depuis longtemps à démonter les illusions et les stratagèmes archaisants, pour ne pas dire réactionnaires. Comme le rappelle l'Introduction, le chantier consiste à ne pas se laisser enfermer dans des positions unilatérales, mais de se tenir au carrefour des éclairages pluriels des sciences et des apports philosophiques.

Ainsi, le genre est à penser comme « la même chose à laquelle on attribue deux sortes de prédicats, les prédicats physiques et les prédicats psychiques » (citation que le texte emprunte à ce que Paul Ricoeur dit de la personne dans *Soi-même comme un autre*, p. 49). S'il est vrai que les spécialistes ont tendance à dresser des barrières autour de leur savoir pour en faire des totalités explicatives, il est encore plus vrai que d'autres s'en servent à des fins qui n'ont rien de scientifique. Ce livre contribue, pour sa modeste part, à franchir ces barrières et à tracer d'autres chemins d'approche vers la vérité.

Michel DEMAISON, o.p.

Spiritualité

Jean-Claude SAGNE, *La Symbolique du repas dans les communautés. De la cène au repas monastique*, Cerf, 2009, 320 p., 27 €



Cet ouvrage récent reprend et développe une thèse soutenue en 1982 par l'auteur (récemment décédé), dominicain et ancien doyen de la faculté de psychologie et sociologie de Lyon 2. Celui-ci y examine d'abord les éléments constitutifs d'un repas (composition et

présentation des mets, disposition des convives et des serveurs de table, déroulement). Ce faisant, il présente et étaye son hypothèse sur la nature symbolique du partage du repas: jusque dans sa référence à la relation humaine la plus archaïque (le nourrisson avec sa mère), il est un langage et un opérateur qui contribue à construire une communauté. Il s'intègre donc dans une dynamique d'Alliance qui met en évidence la loi du don où toute vie, communautaire ou non, est fondée. Une théorie de l'alliance vient donc conclure l'ouvrage.

Le sous titre de l'ouvrage *de la cène au repas monastique* dévoile aussi deux thèses explicitées dès les premières pages: au sein d'une communauté chrétienne, même s'il n'en est pas le mémorial, la référence à la cène est sous-jacente dans tout repas partagé, c'est le déjeuner monastique qui le manifeste le mieux.

Outre l'examen des composants habituels d'un menu, dégagant leur valeur symbolique, le travail de l'auteur comporte donc deux types d'observations avec tout d'abord, un regard sur des représentations de repas - peintes ou sculptées - qui témoignent de la portée du partage de la table : on ne peint pas ce qui est insignifiant. L'auteur en tire une typologie des types d'échanges permis, en particulier, par les positionnements des convives. Il montre ainsi que le repas est une stratégie sociale qui engage même dans un certain type de rapports avec les drames de l'histoire humaine et de l'histoire du salut.

Ainsi la représentation des chevaliers de la table ronde et celle de la cène de Léonard de Vinci témoignent de deux regards différents sur le Christ et le sang offert dans la coupe. La deuxième analyse porte sur la façon dont, concrètement, se déroulent les repas de plusieurs communautés. Ces observations en situation sont particulièrement intéressantes : on parle non de ce qui est déclaré mais de ce qui se donne à voir, et l'auteur met en lumière les structures caractéristiques de ces diverses expériences de repas.

Ce point fort comporte aussi un point faible. Certains éléments ont pu évoluer ici ou là depuis trente-cinq ans. Surtout, il est délicat de comparer directement la pratique de communautés qui ont des siècles d'existence à des fondations très récentes dont le projet était déjà en cours de réorientation (ainsi de la communauté de Laurac dans l'Ardèche, connue désormais comme un monastère par le diocèse de Viviers). Certaines communautés accueillent des hôtes de passage (parfois longuement), d'autres demandent à leurs membres un engagement à la stabilité. L'usage d'un terme unique, l'Alliance, risque alors

de faire perdre de vue ce que ces situations diverses portent comme légitimes différences, même si ces différences sont signalées. Ces « coupes transversales » sous-estiment aussi ce que les situations concrètes doivent à des évolutions historiques. Pour ne citer qu'un seul exemple, il n'est pas certain que l'observation d'un repas à Tamié vingt ans avant la date de l'enquête (entre 1972 et 1978) aurait manifesté avec la même force que la vie communautaire repose sur une égalité fondamentale (p. 123). Il s'agissait, en effet, d'un point que depuis peu d'années la communauté avait délibérément décidé de mieux mettre en valeur quand les générations précédentes étaient très attentives à signifier les anciennetés.

La question de la parole à table fait également l'objet d'un chapitre entier. Elle est appelée par le constat des diversités de pratiques entre les communautés observées. Les communautés monastiques, en effet, prennent leurs repas en silence tandis que d'autres permettent des échanges. La typologie des différentes formes de repas montre bien que la question ne se laisse pas réduire à une alternative simple mutisme / expression, le premier valant comme une pratique ascétique, la seconde permettant une convivialité plus riche. On repère, en effet, que le silence vécu en commun construit quelque chose de la vie communautaire en particulier par l'appel à d'autres formes d'échanges. La mise en valeur de la diversité de ces formes d'échange pendant les repas est, d'ailleurs, d'un grand intérêt. Il y a dans ces pages une forte insistance sur la communion comme accomplissement ultime de la convivialité. On peut, cependant, regretter un passage rapide sur ce que les confrontations de points de vue peuvent générer comme travail d'ajustement quand elles sont bien assumées.

Ces limites n'empêchent pas l'ouvrage d'ouvrir de nombreuses pistes de réflexion sur la vie communautaire d'une part, sur la notion d'alliance dans toute vie sociale d'autre part. Il y est donc souvent question des monastères. De fait, le temps du repas y tient une grande place. Nombre de communautés observent d'ailleurs le profond changement que représente le fait d'avoir à renoncer à le préparer soi-même. La vaisselle communautaire, qui le prolonge est, le plus souvent, une des seules tâches rassemblant tous les frères, des plus jeunes aux plus âgés. Beaucoup de monastères ont donc renoncé à l'usage de la-ve-vaisselle pour préserver ce moment commun...

Bruno DEMOURES, OCSO, Tamié

Histoire religieuse

Walter BAUER, *Orthodoxie et hérésie aux débuts du christianisme*, Cerf, (1934) 2009, 348 p., 40 €.



La période des débuts du christianisme, depuis la mort des apôtres jusqu'au tournant des années 180, est ici explorée par W. Bauer. Il interprète avec acuité les contenus rapportés dans *l'Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée, un document tardif en

comparaison de l'époque soumise à investigation. Il en tire les observations nécessaires à une situation plus précise des différends entre ceux des premiers chrétiens qui semblent orthodoxes et ceux qui semblent hérétiques aux yeux de l'histoire ultérieure. Comment en effet rétablir une perspective ajustée sur les notions d'orthodoxie et d'hérésie dans la période initiale de l'histoire de l'Église? Comment ne pas être dupe du travail de relecture que la tradition chrétienne a pu mettre en forme dans son exploration du passé? Il est facile de faire le départ entre hérésie et orthodoxie lorsque le travail de distinction est reçu depuis des siècles. Mais, alors même que les écrits du nouveau Testament n'ont pas encore trouvé leur forme canonique et ne sont pas reconnus par toutes les communautés, comment les controverses ont-elles été menées, sur quels arguments?

Au II^e s., à Rome, le quatrième évangile n'est

pas intégré. « Comme Jean, [Justin de Rome] est convaincu que le Christ, avant de venir dans le monde, est le Logos; pour cela il ne s'appuie pas sur le quatrième évangile, ni sur son prologue, ni sur quoi que ce soit d'autre – les épîtres de Paul, par exemple –, mais tente laborieusement d'utiliser les Synoptiques dans ce but. La naissance virginale ou la profession de foi de Pierre sont supposées en apporter la preuve que Jean aurait fournie sans peine [...] Le moins que l'on puisse dire est que l'évangile de Jean n'a laissé chez Justin aucune trace décelable » (p.233-234).

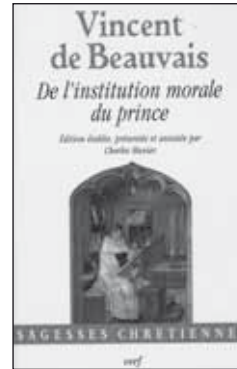
Avec l'auteur, il faut admettre qu'il ne peut y avoir de chrétiens hérétiques que là où explicitement les chrétiens orthodoxes se sont séparés d'eux. Depuis 1934, la recherche a fait bien des découvertes et apporté de nombreux correctifs aux théories de Bauer – la préface d'Alain Le Boulluec permet de mesurer l'écart, tout comme le supplément de Georg Stecker ainsi que la note sur la réception de l'ouvrage. Que les éditions du Cerf aient décidé de publier le travail dans leur collection « Patrimoines » se laisse ainsi parfaitement comprendre. Le fruit principal de cet ouvrage déjà ancien tient en ce qu'il change la perception arrangée que nous pourrions avoir de l'époque suivant immédiatement la génération des apôtres.

Philippe DOCKWILER, o.p.

Vincent de BEAUVAIS, *De l'institution morale du prince*, Cerf, 2010, 345 p., 34 €.

L'œuvre du dominicain Vincent de Beauvais (1190-1264), longtemps restée oubliée, est aujourd'hui l'objet d'études et notamment de traductions. Charles Munier, a traduit et

introduit longuement ce traité que Vincent de Beauvais a composé à la fin de sa vie, à la demande de la reine Marguerite de Provence, l'épouse de saint Louis. *L'Institution morale du prince* est dédié conjointement à saint Louis et à son gendre Thibaut V, roi de Navarre.



Vincent de Beauvais appartient à la première génération des frères prêcheurs, natif à ce que tout indique, du diocèse de Beauvais, peut-être né à Borans-sur-Oise et probablement inhumé dans le couvent des Prêcheurs de cette ville. La vie de cet

auteur est liée à l'abbaye cistercienne de Royaumont. Nous apprenons dans une publication récente (Vicente de Beauvais, *Epístola consolatória por la muerte de un amigo*, Bac, Madrid, 2006, p. XXXIV) que le chapitre général des cisterciens en 1245 les avait conduits à ouvrir des écoles théologiques pour élever le niveau de leurs monastères. Le nombre élevé de frères lais et la pénurie de maîtres les ont amenés à solliciter les dominicains de Saint-Jacques à Paris pour obtenir un maître en théologie pour leur Collège des Bernardins. Le pape Innocent IV lui-même écrit au maître de l'Ordre des Prêcheurs afin de donner une suite favorable et urgente à cette demande. Ainsi s'explique la présence de Vincent de Beauvais à Royaumont, où il séjournera longuement.

Celui-ci avait rédigé dans l'esprit encyclopédique du temps le *Speculum maius* (1244-1256/59). En 1246, il fait paraître un des pre-

miers traités systématiques d'éducation médiévale, le *De eruditione filiorum regalium*. En 1260, à la suite du décès prématuré de Louis, qui était promis à la succession du roi saint Louis, Vincent de Beauvais fait paraître à l'intention du roi l'*Epistola consolatoria de morte amici*. De nombreux autres écrits ponctuent la vie de ce dominicain.

C. Munier souligne dans sa présentation la difficulté de traduire pour nous, lecteurs modernes, un texte aussi lointain, mais aussi de reconnaître les lieux communs et les figures élémentaires de la rhétorique classique. Il présente le style de Vincent comme maniéré et baroque. Vincent se situe résolument dans la lignée des frères prêcheurs de cette première période, en mettant à profit les éléments de forme et de style connus des frères mendiants. Dans cette prose truffée de proverbes et d'anecdotes, de sentences et d'exemples se profile un genre quelque peu hybride, qui tient à la fois du sermon et du traité.

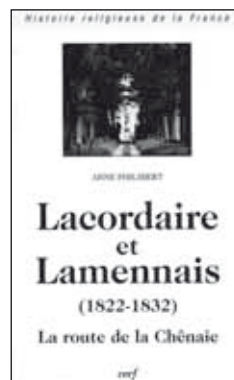
Les écrits de Vincent de Beauvais feront un sillon certain, car lorsque saint Louis écrit ses *Enseignements* pour son successeur, l'influence de Vincent de Beauvais sur la pensée et les intentions du roi apparaît plus qu'évidente. Dans *L'Institution morale* Vincent médite sur la vie de la cour, sur les dangers des faux amis, sur la vérité et l'exemplarité que doit refléter la vie du souverain. Il va ainsi contribuer à asseoir l'autorité et les origines de la monarchie capétienne. Le prince est ministre de Dieu dans son royaume. Sa fonction est de promouvoir le bien temporel, mais aussi spirituel de ses sujets.

Une marque spirituelle parcourt tout le traité où l'instruction doctrinale vise l'intelligence et l'instruction disciplinaire s'adresse à la vo-

lonté. Ainsi le traité *De l'institution morale du prince* harmonise les composantes de la tradition politique et pédagogique du prince chrétien, en lui donnant une teneur très riche dans l'utilisation des auteurs religieux et profanes, pour méditer et réfléchir en profondeur sur la vanité et la fragilité du pouvoir ou sur les mœurs de la cour de tous les temps, comme à propos du renard : « En effet, comme sa chair est impropre à la consommation, les hommes ne chassent le renard que pour trois motifs, ou bien pour le plaisir même de la chasse, ou bien par désir de son pelage, ou bien à cause du dommage que le renard cause aux autres animaux, en les exterminant. C'est ainsi que quelques hommes suivent les grands pour le plaisir, parce qu'ils se plaisent à leur familiarité, à leur conversation et à d'autres agréments du même genre ».

Joseph de ALMEIDA MONTEIRO, o.p.

Anne PHILIBERT, *Lacordaire et Lamennais (1822-1832). La route de La Chênaie*, (Histoire religieuse de la France, 32), Cerf, 2009, 1133 p., 89 €.



Ce n'est pas sans quelque appréhension que l'on ouvre ce livre, à cause de sa taille. Au fil des pages, ce premier sentiment cède la place à la curiosité et au plaisir de la lecture. Il faut en savoir gré à l'auteur qui a le souci de doter chaque chapitre d'une

introduction et d'une conclusion qui en reprennent clairement le contenu.

C'est l'un des drames de l'histoire de l'Église du XIX^e siècle qui est abordé ici, le cheminement commun et la rupture entre Lacordaire et Lamennais, même si l'ouvrage s'arrête avant que celle-ci ne soit consommée sur la place publique, après la publication des *Paroles d'un croyant*. C'est en vue de renouveler ce qu'on croyait connaître de cet épisode que l'auteur a entrepris d'écrire ce livre, alors que les publications des sources opérées depuis quelques années permettent un nouveau regard : la correspondance de Lamennais, celle de Lacordaire (au moins pour cette époque), le journal intime de Montalembert, sans oublier les études historiques hébergées par la revue *Mémoire dominicaine*.

Après un avant-propos de nature méthodologique, le récit suit une trame chronologique, tout en s'attachant prioritairement à suivre le personnage de Lacordaire, au long de ces dix années. En 1822, à peu près au moment où il revient à la foi, c'est par l'érudit catholique dijonnais Théophile Foisset qu'il est mis en contact avec la pensée de Lamennais et avec son disciple et compagnon Philippe Gerbet. Même si cette doctrine le séduit quelque peu – il semble que ce soit le premier système philosophique qu'il rencontre –, le premier contact avec le maître n'est pas décisif et le temps du séminaire est aussi celui d'une relative prise de distance.

C'est lorsque Lacordaire aura expérimenté lui-même le détachement religieux de ses contemporains, dans le cadre de l'aumônerie du lycée Henri IV, et la faible capacité de l'Église à répondre aux besoins du temps que, momentanément détourné d'un projet de départ en Amérique, dans le contexte de la Révolution de 1830, il se tournera vers Gerbet et Lamennais qui lancent à ce moment-là

le journal *L'Avenir*. Tout jeune encore, il en assume la responsabilité, totalement engagé dans cette histoire mouvementée, faite de polémiques avec d'autres journaux, de fins de mois difficiles et de procès intentés par le gouvernement. La rencontre avec Montalembert fait naître une amitié solide, renforcée après la mort du père de son ami, même si Lacordaire souffre de l'ascendant que Lamennais exerce sur son compagnon.

L'un des nœuds de cette tragique histoire de *L'Avenir* tient à cette déclaration, écrite par les rédacteurs, en butte aux attaques, adressée à Rome au début de l'année 1831 qui, pour une raison mystérieuse, ne parvient pas à destination, alors que Lamennais croit, de bonne foi, que le silence du Saint-Siège vaut approbation. À l'automne, alors que le combat pour la liberté religieuse ne répond pas aux attentes et que les oppositions grandissent, Lamennais apprend que le soutien romain – qu'il liait jusque-là à cette déclaration – ne lui est pas acquis. Les trois hommes partent pour Rome, étroitement surveillés par la police – on le savait depuis les travaux de Louis Le Guillou. La suite est connue, mais il faut savoir gré à l'auteur de restituer avec précision et doigté ces épisodes douloureux, de l'audience, du départ séparé, de la rencontre à Munich au moment de la publication de l'encyclique *Mirari vos*. À La Chênaie, se retrouvent Lamennais, Lacordaire et Gerbet, et quelques disciples, dans une ambiance de tristesse pesante. Lacordaire, qui a perçu que Rome ne voulait ni condamner ni approuver Lamennais, se sépare de celui-ci qui s'obstine à réclamer une sentence. Pour l'auteur c'est là, en cette fin d'année 1832, que se situe la véritable rupture. C'est là aussi que se termine le récit, même si la suite de l'histoire est évoquée dans l'épilogue.

La conclusion se démarque explicitement de l'opinion de Bremond qui tendait à distinguer l'histoire des relations entre Lacordaire et Lamennais de l'histoire de l'école mennaisienne elle-même, du fait de la faible durée du séjour du futur dominicain à La Chênaie. Peut-on trancher ici de manière définitive ? De fait, même si la venue à La Chênaie représente un pas décisif pour Lacordaire, on ne peut le considérer comme un résident habituel de la maison. Pour dirimer la question, il manque encore, me semble-t-il, une étude, de nature prosopographique, sur cette école et sur les réseaux mennaisiens à travers l'Europe, dans la ligne de l'ouvrage déjà ancien de Jean-René Derré, curieusement absent de la bibliographie.

Cette question n'enlève cependant rien à la qualité de l'ouvrage qui éclaire d'une lumière renouvelée cette belle histoire, riche d'enjeux qui seront présents tout au long du siècle, voire même au-delà. C'est avec précision et finesse que sont abordés les événements tout autant que les mentalités en présence, avec le souci constant de les expliquer au lecteur.

Daniel MOULINET,
Université Catholique de Lyon

Sociologie religieuse

Daniel DUIGOU, *L'Église sur le divan*, Bayard, 2009, 265 p., 19,50 €.



Ce livre, réalisé sous forme d'entretiens, n'est pas une impossible psychanalyse de l'institution Eglise. Je dirai même qu'il n'était pas nécessaire de se référer à la psychanalyse pour faire les constats dont ce livre est l'objet.

Mais le point de vue psychanalytique a l'intérêt de montrer que certaines habitudes de pensée et de comportement, qui se sont instituées comme une culture de l'institution, s'enracinent dans un inconscient collectif et que les modifier demande une prise de conscience d'ensemble en profondeur.

L'auteur est, tout en un, psychanalyste, journaliste et prêtre, ordonné à l'âge de 51 ans en 1999. Pour lui, l'ordination a constitué le passage d'une nouvelle frontière qui crée pour beaucoup une difficulté à le situer : « Celui qui franchit les frontières du savoir en passant de l'un à l'autre dérange... Il met à nu les prétendus savoirs ».

Néanmoins, dit-il, les frontières sont nécessaires, comme la peau qui, à la fois, nous protège et nous met en relation avec l'extérieur. Et, à notre époque où tous les repères vacillent, il y a de nouvelles frontières de la vie sociale à instituer dont il faut débattre ensemble.

« L'homme d'aujourd'hui est entré dans la culture du débat et du choix ». Il revendique un droit à l'expérimentation et à la discussion, ce qui est le propre du passage du stade de l'enfance à celui de l'adulte. L'Eglise aurait à se convertir à une culture du débat, à la fois en interne et à l'égard de la société. Au lieu de cela, elle préfère trop souvent « des déclarations 'ex cathedra', au nom d'un savoir que seule la hiérarchie détiendrait ». L'auteur revient à de nombreuses reprises, c'est son leitmotiv, sur le rôle de l'Eglise qui est de prendre part aux débats de société en y étant la voix qui tend à libérer l'homme, à le libérer des emprises idéologiques ou autres.

Il prend comme exemple la loi sur le PACS, car il avait été lui-même témoin de scènes « d'une extrême violence » à l'égard de personnes rejetées le jour où leur compagnon ou compagne décédait du sida. « L'amour entre deux êtres était assassiné ». Or l'Eglise a fermé les yeux sur cette réalité humaine et « s'est repliée sur un discours à la limite de l'homophobie ». Et finalement « sur ce sujet, l'institution-Eglise est maintenant obligée de rester dans un silence qui cache difficilement son embarras ». Un tel comportement n'est-il pas induit par « une peur pour elle-même, car ce à quoi elle s'est identifiée, une structure 'bourgeoise' de la famille, lui servant de 'seconde peau', se met à vaciller » ?

L'auteur souligne, ce qui n'est certes pas nouveau, que, d'une manière générale, et depuis des lustres, la question du rapport à la sexualité trouble l'inconscient collectif de « l'institution-Eglise », bloquant certaines évolutions. Ainsi, « en maintenant à ce point la différence homme-femme dans son organisation, elle se fige dans une culture d'un autre âge ».

L'Eglise, dit-il, « se méfie de la psychanalyse car elle lui révélerait ce qu'elle ne veut pas entendre dans son discours sur son rapport à la sexualité ». C'est ainsi que, dans le droit canonique, la femme est vue essentiellement comme mère et comme vierge, « car la 'femme-mère' et la 'femme-vierge' sont des images qui font moins peur à l'homme. Toutes deux sont vécues dans un espace où la sexualité n'existe pas : elle y est interdite... Mais si la femme est 'femme', ni mère, ni vierge, mais désirante... elle fait peur... peur du désir qui ne se maîtrise pas ».

L'imaginaire du pouvoir masculin dans l'institution-Eglise se révèle, par exemple, dans l'interdiction de la contraception 'chimique' : « L'autoriser ne reviendrait-il pas à donner un pouvoir aux femmes ? ». Autre exemple, le célibat des prêtres, qui ajoute une frontière supplémentaire à celles déjà trop marquées, entre le sacré et le profane, entre le clerc qui sait et le laïc qui ne sait pas. « La soutane, 'seconde peau', a longtemps permis au prêtre d'occuper une position d'autorité, hors de la condition commune. Elle permettait aussi de gommer la sexualité de celui qui la portait ».

L'auteur s'inquiète de voir un certain nombre de jeunes prêtres semblant vivre leur rapport à l'institution comme un refuge, avec le besoin de se rassurer, en tendant à accentuer l'autorité du magistère, à sur-valoriser le rite solennel, « qui confère à l'officiant un rôle sacré à lui seul réservé », et à revenir à l'uniforme, le col romain, quand ce n'est pas la soutane. La liturgie romaine, « prescriptive et normative », fait jouer les ressorts de l'inconscient bloquant la capacité des fidèles à s'exprimer. Daniel Duigou plaide pour une certaine marge de liberté laissée par le rituel. « Etre prêtre, dit-il, n'est pas une fonction, mais un sacrement,

au même titre que le baptême ». « Le prêtre est celui qui donne, suscite et soutient la parole des baptisés, pas celui qui la leur retire ».

Sans vouloir rendre compte de tous les thèmes abordés, je retiens l'incidence de cette analyse sur les modalités de la transmission. Il n'est plus question aujourd'hui de transmettre un savoir sacré, tout constitué. On ne veut plus subir « l'autorité d'un père archaïque, ... celui qui sait tout sur tout à la place des autres ». Ceux qui enseignent ont appris à reconnaître leur incertitude et ceux qui reçoivent sont devenus critiques. La transmission authentique devient conversation, échange, débat. Et finalement, « ce qui se transmet, c'est la confiance » et « ce qui fait autorité, c'est la capacité à faire confiance ». L'avenir de l'Eglise dépend de la liberté à laquelle, comme dans une famille, aspirent les jeunes ; ils élaboreront « d'autres solutions que nous ne connaissons pas encore et qu'ils trouveront eux-mêmes ».

Or, selon l'auteur, on assiste aujourd'hui à une régression : la certitude fait retour chez un certain nombre de nos contemporains. Et « c'est dans les religions, dit-il, et en particulier dans l'institution-Eglise que j'ai repéré le plus souvent ce sentiment d'avoir la certitude. Cette illusion se pare facilement des habits de la Vérité ». Lorsque l'Eglise se prête aux diverses demandes inconscientes de certains de ses membres, elle se fait leur complice. C'est, par exemple, le schéma type de l'individu qui n'a pas su échapper à l'image toute puissante de sa mère (« mère phallique ») et reproduit ce schéma toute sa vie. Il y a celui pour qui l'institution doit pourvoir à tout, à commencer par penser à sa place. A l'inverse, il y a celui pour qui il s'agit de régler ses comptes avec sa mère, ce qui est une autre façon de rester sous sa dépendance.

Tout un chapitre final traite du « deuil de l'idéalisation ». Il ne s'agit pas de rêver d'une Eglise idéale. Elle est tributaire des « inévitables limites de ce qui est institué ». Mais néanmoins, « il serait souhaitable qu'elle se dote d'instances critiques de son fonctionnement ».

Le fil rouge de ce livre, me semble-t-il, consiste à montrer que ce n'est pas la théologie, mais plutôt une structure inconsciente de la pensée, qui préside à certaines manifestations de la vie de l'Eglise. Daniel Duigou ne va pas jusqu'à dire que certains arguments théologiques ne sont qu'un habillage de complexes inconscients. Mais on comprend du moins qu'une certaine forme d'exercice de l'autorité, une certaine image du prêtre par rapport au laïc, une certaine conception sacrée de la liturgie, une certaine restriction du rôle des femmes, obéissent souterrainement à un besoin de frontières à ne pas franchir, pour éviter de se confronter avec l'inconnu ; ce qui revient à éviter la sortie de soi vers l'autre et vers l'imprévisible à venir.

Or n'est-ce pas dans cette sortie de soi vers l'autre que s'exerce la spiritualité, plutôt que dans la pureté, dans le sacré, dans l'évitement de la sexualité ? Bien des implications d'une telle analyse seraient à développer au-delà de ce qui est abordé de façon un peu touffue, quoique précise, dans cet entretien que l'on aimerait prolonger avec cet interlocuteur qui vient de s'établir, pour prendre du recul, dans un ermitage du sud marocain.

Guy de LONGEAUX

Thierry de SAUSSURE, *L'inconscient, nos croyances et la foi chrétienne. Etudes psychanalytiques et bibliques*, Cerf, 2009, 312 p., 28 €.



Cet ouvrage est le fruit d'une longue carrière de praticien et d'enseignant dans plusieurs universités suisses. Destiné à un large public, il réussit à s'exprimer avec rigueur et clarté, dans une langue fluide. Il évite les trop habituels jeux de mots et inven-

tions jargonnantes des psychanalystes et ne réduit pas son propos à un commentaire des écrits et de la vie de Freud.

Sous le mode de la confiance personnelle parfois, mais avec tact et discrétion, l'auteur sait mettre en œuvre une pédagogie qui situe bien le travail analytique par rapport à la démarche de foi et à la réflexion théologique qui l'accompagne. On trouvera ainsi d'heureuses mises au point sur l'aspiration à la non-culpabilité, sur l'identification par la parole et le récit, l'idéalisation des pulsions et la régression, sur la perversion et la loi, le désir et le péché, la sexualité et la divinité, etc., l'auteur ayant eu la délicatesse de composer un glossaire des principaux termes empruntés à la psychanalyse freudienne.

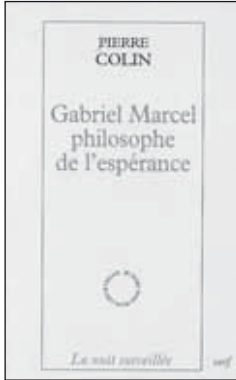
Le mérite de cet ouvrage est de proposer quelques réflexions qui paraissent de bon sens parce qu'elles sont le fruit d'une pratique éprouvée sur l'accompagnement du croyant en psychanalyse et sur les conflits qui ont pu apparaître entre ces deux regis-

tres de discours. La formation théologique de l'auteur lui permet d'aborder sans agressivité ni ressentiment les questions difficiles de la sexualité et du pouvoir dans l'Eglise et de proposer des ouvertures éthiques bienvenues par exemple sur le travail, la violence fondamentaliste, sur la femme-objet, etc. Si l'on peut considérer la psychanalyse comme l'héritière de nos grands moralistes du passé, son apport à la morale et à la spiritualité chrétiennes contemporaines n'en transparaît alors que mieux ici.

Christophe BOUREUX, o.p.

Philosophie

Pierre COLIN, *Gabriel Marcel, philosophe de l'espérance*, Cerf, 2009, 126 p., 15 €



Ce livre dans sa facture conjugue maintes qualités. Il est bref, remarquablement bien documenté, clair dans l'expression, riche dans les contenus philosophiques qu'il présente. Pierre Colin nous y fait partager sa longue fréquentation des écrits du philosophe Gabriel Marcel.

Tout commence en 1947 par la publication d'un recueil à plusieurs voix sous le titre « Existentialisme chrétien, Gabriel Marcel ». Le philosophe contestera cette désignation, qui semble s'étonner qu'il puisse y avoir un existentialisme chrétien. Le christianisme n'est-il pas en effet depuis Kierkegaard la patrie de l'existentialisme ?

Mais alors comment situer la philosophie de Gabriel Marcel ? Comment la définir ? Pierre Colin mène l'enquête. Philosophe de sensibilité « spontanément » phénoménologique, qui sans dépendre du courant phénoménologique, en redécouvre par lui-même les grandes intuitions fondatrices, Gabriel Marcel prend pour fondement du penser l'expérience, et en elle ce « sentir fondamental », qui ouvre l'esprit au réel de la vie.

Mais tout part pour Gabriel Marcel d'une expérience qui passe l'expérience ordinaire, une

expérience pour ce penseur de l'intersubjectivité originaire, qui s'accomplit dans la dimension de la souffrance et de l'ardent désir d'un salut. Arraché tout petit par la mort à l'amour maternel, il vivra désormais de l'espérance invincible dans la vie plus forte que la mort.

La philosophie de Gabriel Marcel est donc fondamentalement religieuse. Sa conversion au christianisme viendra plus tard donner une expression à cette foi première en la vie : « il n'existe pas de phénoménologie de l'existence humaine qui puisse se dispenser d'évoquer à la limite le double mystère de la crucifixion et de la résurrection, seul capable de projeter sur notre vie une lumière qui donne sens » (cité p. 121). C'est dire la place que le philosophe accorde au christianisme dans la tâche d'une « phénoménologie de l'existence humaine ». Le christianisme n'en dénature pas selon lui le travail mais au contraire, il pourra lui donner la liberté de son plein accomplissement.

Dans les heures sombres de 1939, Gabriel Marcel écrivait : « en ces jours où les fondations mêmes de l'existence sont ébranlées, un livre qui se révélerait incapable de nous aider à vivre, et même éventuellement à mourir, se dissiperait en quelque sorte dans le néant. » (cité p. 101).

Le livre de philosophie a-t-il pour vocation d'insuffler un sens, d'inspirer un art de vivre, de communiquer une sagesse ? oui, tout cela, mais non pas à partir de rien, avec du sens posé sur le néant. La phénoménologie de Gabriel Marcel a vocation à l'être. Elle n'est pas une philosophie du sens, mais de la vérité. Le travail de la philosophie est pour lui résistance au néant et entrée en possession de l'expérience dans sa plénitude ontologique : « il faudrait voir dans le nihilisme la limite d'un

processus de décomposition qui s'opère à partir du moment où d'une manière ou d'une autre la plénitude originelle de l'expérience vécue s'est défaite » (cité p. 88). Explorateur de cette expérience jusqu'en ses confins, la belle monographie de Pierre Colin engage son lecteur à prendre le vieux Gabriel Marcel à nouveau pour guide.

Pascal MARIN, o.p.

**Nous avons reçu à L&V
et nous vous signalons :**

Chantal JOLY, *Petite vie de Dom Helder Camara*, Desclée de Brouwer, 2010, 150 p., 12 €. Biographie du célèbre archevêque de Recife dans un style vivant.

Jean-Marie SWERRY, dir., *Transmettre la foi, est-ce possible ? Histoire de l'aumônerie catéchuménale 1971-1997*, Karthala, 2009, 300 p., 23 €. Préface de Joseph Moingt, postface de Denis Pelletier.

Walter KASPER, *Celui qui croit ne tremble pas*, Parole et Silence, 2009, 256 p., 23 €. Recueil d'homélies.

Anselm GRÜN, *Je vous annonce une grande joie*, Parole et Silence, 2009, 128 p., 12 €. Méditations sur le mystère de Noël.

Ghislain LAFONT, *Que nous est-il permis d'espérer ?*, Cerf, coll. La nuit surveillée, 2009, 336 p., 35 €.